

## Citation style

Labarre, Guy: Rezension über: Rudolf Wachter (ed.), Töpfer – Maler – Schreiber. Potiers – Peintres – Scribes. Potters – Painters – Scribes. Inscriptions on Attic Vases. Proceedings of the Colloquium held at the University of Lausanne and Basel from 20th to 23rd September 2012, Zürich: Akanthus, 2016, in: *Museum Helveticum*, 74(2017), 2, S. 246-247, DOI: 10.21245/rec.ant.583048972



## copyright

This article may be downloaded and/or used within the private copying exemption. Any further use without permission of the rights owner shall be subject to legal licences (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

heisst das, dass man «dessen (grausigen) Tod dem Eidbrecher an den Hals wünscht» – nicht «whose death was required if one should back out of the peace» (49); und wenn Tullus befürchtet, Mettius' Verrat werde Schule machen *nisi in hunc insigne iam documentum mortalibus dedero* (Liv. 1,28,6), so will er «an ihm für alle Sterblichen ein Exempel statuieren» – nicht «hand over this man to humanity, to the illustrious annals of history» (29–30). Gänzlich unerklärlich ist G.s aufsehenerregende Behauptung: «Cicero refers to Jupiter as *genetrix* (*De divinatione* 2,63,20)» (81). Das einzige Vorkommen von *genetrix* an der Stelle findet sich in Ciceros Übertragung von *Il.* 2,299ff. und übersetzt Homers μήτηρ – gemeint ist die Mutter der Sperlinge, nicht der Vater der Götter.

Cédric Scheidegger Lämmle, Basel/Cambridge

Gareth D. Williams/Katharina Volk (eds): **Roman reflections. Studies in Latin philosophy.** Oxford University Press, Oxford 2016. X, 306 p.

Voici les actes d'un colloque. Les mauvais esprits s'écrieront: «Encore un!!» Eh bien si! Dans sa prolifération néoplasique le genre a même fini par se rigidifier en quelque chose que l'on trouve désormais régi par des lois. La première de celles-ci exige un titre qui laisse augurer de la monographie – *Roman reflections* – puis, mais en bien plus discret, un sous-titre où la vérité se montre – *Studies in Latin philosophy*, et enfin une signature, de plus en plus fréquemment multiple, porteuse du stigmate *ed.*, destructeur final de toute ambiguïté. La seconde de ces lois requiert la rédaction d'un texte circonstancié – *Introduction* – auquel on reconnaît deux destinations. Il s'y agit d'une part de faciliter, et d'orienter, la tâche de recenseurs toujours très pressés et rarement grands lecteurs, et d'autre part de persuader les utilisateurs du volume, et accessoirement ceux qui l'ont financé, que l'ensemble n'est pas un bric-à-brac opportuniste mais qu'il est contre toute évidence le lieu d'une souveraine organicité dont l'utilité est argumentée (3). Le présent volume s'annonce en l'occurrence comme le complément des deux tomes d'un double ouvrage collectif intitulé *Philosophia togata* (Oxford 1987; 1997). Le propos général est de poursuivre l'exploration des développements et effets de cette modification que des esprits sans mémoire historique ont qualifiée comme une «révolution culturelle» apportée à un univers cognitif romain, aristocratique et porté au concret, lorsque celui-ci entre en contact avec des abstractions grecques issues de gens de peu. La première contribution (Harry Hine, *Philosophy and philosophy from Cicero to Apuleius*, 13–29) illustre le fait. En y dressant l'histoire émotionnelle du mot *philosophus*, l'auteur montre que celui-ci s'acclimate progressivement dans la bouche d'individus qui ne pouvaient originellement se revendiquer de la qualité qu'il affirme. Ce qui malheureusement échappe audit auteur est que ce terme désigne une profession rémunérée et que dans une société aristocratique, ploutocratique, piquée d'*otium cum dignitate*, il ne saurait être question de se qualifier de la sorte sans déchoir. Les deux premiers siècles voient ainsi des individus se revendiquer en amateurs de philosophie (*philosophiae dediti*) mais répugner à se dire philosophes professionnels (*philosophi*) – les universitaires ont parfois de la peine à appréhender les arrières-pensées concrètement sociologiques, voire les phobies collectives d'un autrui peut-être psychologiquement trop proche d'eux. Le reste du volume est constitué selon l'ordre chronologique, le seul qu'on puisse d'ailleurs lui trouver. Une partie est consacrée à la République tardive, une autre à Sénèque et la dernière à un après-Sénèque qui n'effleure l'antiquité tardive que par une seule contribution que l'on trouvera consacrée à l'attitude d'Augustin envers le scepticisme.

Carole Fry, Genève

Rudolf Wachter (ed.): **Töpfer – Maler – Schreiber. Potiers – Peintres – Scribes. Potters – Painters – Scribes. Inscriptions on Attic Vases. Proceedings of the colloquium held at the University of Lausanne and Basel from 20<sup>th</sup> to 23<sup>rd</sup> September 2012.** Akanthus, Zürich 2016. 167 S.

La publication de ce colloque à l'initiative de Rudolf Wachter (W.) doit être saluée, car les inscriptions sur vases, objet d'étude à part entière, sont au centre des réflexions développées dans cet ouvrage. L'éditeur rappelle dans sa préface que, pendant longtemps, ce ne fut pas le cas, même dans les travaux de J. Beazley qui faisait pourtant l'effort de les déchiffrer fidèlement et de les relier aux témoignages littéraires. Il souligne le fossé entre l'archéologie et la philologie qui a longtemps prévalu et la naissance progressive d'un intérêt pour l'étude des inscriptions, sur vases corinthiens d'abord, sur vases attiques ensuite. L'éditeur souligne le travail gigantesque réalisé par H.R. Immerwahr qui avait

rassemblé des données sur près de 8000 vases attiques inscrits. Ayant hérité de cette base, W. a su la faire évoluer en créant un site consacré aux *Attic Vase Inscriptions* ([www.avi.unibas.ch](http://www.avi.unibas.ch)) et cherche par cette dernière, mais aussi par ce colloque, à montrer et développer les potentialités de la recherche sur ces inscriptions. Neuf communications sont rassemblées dans l'ouvrage. Toutes sont d'un grand intérêt. De nombreux thèmes sont abordés et engagé à la réflexion: sur les rapports entre l'image et les inscriptions qui nécessitent l'usage d'une méthode rigoureuse (G.S. Gerleigner à propos de la représentation de l'énigme du Sphinx); sur l'interprétation de la signature de l'artiste (K. Gex qui voit en Doris la marque d'une admiration pour Douris), sur l'emploi de l'ethnique et le lieu de découverte (A. Lezzi-Hafter), sur le développement de l'usage des «trademarks» (A. Johnston); sur la nécessité de faire une édition critique des graffiti et dipinti, d'étudier les alphabets, les formes grammaticales et dialectales en lien avec la tradition littéraire (A. P. Matthaïou; L. Threatte; W.), sur la manière dont l'écriture occupe l'espace, sur l'usage des pseudo-inscriptions (*mock-, nonsense inscriptions*) et sur les niveaux diégétiques des inscriptions, notamment *kalos* (C. Jubier-Galinier et J.-M. Müller). Ce livre, d'une belle facture et bien illustré, s'achève par un tableau des concordances et un index. Riche et dense, il ouvre la voie à de nouvelles recherches.

Guy Labarre, Besançon

**Andreas Pronay: Die lateinischen Grabinschriften in den Kreuzgängen des Basler Münsters.** Schwabe, Basel 2016. 407 S., 114 Abb. in Farbe, 114 Karten.

Das Desiderat besteht seit langem, alle lateinischen Grabinschriften der Kreuzgänge des Basler Münsters für den interessierten Laien zu übersetzen. Diesem Wunsch kommt der Band von Andreas Pronay nach, der sich zugleich an die Fachwelt richten möchte. Die umfangreiche Publikation liefert zu jedem der 119 Epitaphien nicht nur die deutsche Übersetzung, sondern auch die photographische Abbildung, eine Standortskizze, eine Umschrift, kurze biographische Informationen zur verstorbenen Person, sowie einen Zeilenkommentar mit sprachlichen und inhaltlichen Erläuterungen.

Einem wissenschaftlichen Anspruch kann der Band jedoch nicht gerecht werden. Das zeigt sich nicht nur an fehlender Forschungsliteratur zu den Personalschriften und der Kasualyrik der Frühen Neuzeit, sondern auch an unpräzise verwendeten Termini *technici* («Begräbnispredigt» statt «Leichenpredigt», S. 42 etc.). Der omnipräsente christliche Bezug und die gesellschaftliche Repräsentationsfunktion der Inschriften werden weitgehend ausgeklammert. Das führt teilweise zur verzerrten Wiedergabe der neulateinischen Diktion in den Übersetzungen und zu eigentümlichen Interpretationen der Inschriften im Zeilenkommentar (z. B. bei den Epitaphien von Barbara Vogelmann und Johannes von Waldkirch ist die *ars moriendi* nicht einbezogen worden). Der Kommentar ist zwar angereichert mit der älteren Forschung zu den Basler Grabinschriften, insbesondere mit Peter Buxtorfs Vorarbeiten aus seiner Dissertation *Die lateinischen Grabinschriften in der Stadt Basel* von 1940, die aber nur summarisch am Ende der einzelnen Epitaphien ausgewiesen oder ungenannt sind (z. B. stammt die Konjektur S. 264, Z. 10 bereits von Buxtorf und seinen Vorgängern).

Unklar ist auch, welche frühneuzeitlichen und modernen Quellen – ausser vermutlich den Steinmonumenten selbst – der Verfasser seinen nicht immer akkuraten Umschriften zugrunde legt. Gleichermassen ungesagt bleibt, welche Emendationen der Autor vorgenommen hat, da er sprachliche Inkongruenzen auf den Epitaphien in seinen Abschriften stillschweigend angepasst hat, wie er im Vorwort bekennt. Zudem wären eine durchgehend synoptische Darstellung von Epitaph und Umschrift und professionelle Fotos wünschenswert gewesen.

Die Neugierde des Lesers, der wissen will, was ungefähr auf den Grabinschriften steht, und wer die verstorbene Person war, wird mit der Publikation gestillt sein, aber die zahlreichen inhaltlichen und orthographischen Unstimmigkeiten dürften auch den interessierten Laien stören.

Elisabeth Weber-Reber, Basel

**Ernst A. Schmidt: Das süßbittere Tier. Liebe in Dichtung und Philosophie der Antike.** Das Abendland N.F. 40, Forschungen zur Geschichte europäischen Geisteslebens. V. Klostermann, Frankfurt a. M. 2016. 584 S.

Schreibt ein gestandener Emeritus ein voluminöses Buch über die Liebe, das «süßbitter» Tier, fühlt man sich – der Vergleich sei gestattet – an Goethes *Marienbader Elegie* erinnert. Um autobiogra-